

PATRICK DELISLE-CREVIER



MON PÈRE AUX ÎLES
MOUKMOUK



*« C'est un beau roman, c'est une belle histoire »,
chantait Michel Fugain.*

*Dans ce livre notre histoire prend la forme d'un
roman, mais elle est bel et bien vraie et elle n'a
même pas besoin d'être romancée. Seuls quelques
noms ont été changés, mais si peu...*

*Aux petites Chantal et aux petits Patrick de ce
monde, je vous souhaite de trouver tout comme
nous une Josée et une famille sur votre chemin.*

INTRODUCTION

Idée folle, bulle d'air au cerveau ou pur moment d'inconscience ? Voilà qu'en ce début d'hiver 2021 je me suis engagé auprès de la maison de productions télévisuelles Trio Orange à faire une série documentaire sur la vie de mon père. Quelle drôle d'affaire ! Pourquoi avoir dit oui à un tel projet ?

Surtout qu'au départ la proposition me rebutait totalement. Même que j'avais carrément refusé cette offre. Mais étant journaliste, auteur et biographe, j'aime bien qu'on accepte de répondre à mes questions et de participer à mes projets, et je considérais que, cette fois, c'était un juste retour du balancier que de dire oui à mon tour.

Cependant, j'avais mal mesuré l'ampleur du travail et, surtout, je n'avais pas tout à fait réalisé que dans quelques mois à peine de gros pans de ma vie seraient déballés, d'abord en visionnement de presse à mes collègues journalistes, puis au grand public.

Pas plus que je n'avais mesuré le niveau d'émotion que tout cela allait me faire vivre. Tout y passerait pour les besoins du tournage des quatre épisodes : ma bouille en gros plan, ma maison, mon chalet, ma garde-robe, mon mari, mes sœurs, mon frère, mon oncle, mon cousin, mes chiens,

mon chat, mes journaux intimes, ma voiture, mes albums de photos... Alouette.

Quelle idée folle! Diane, ma grande sœur, a dit que je le faisais pour partir à la recherche de ce père que je n'ai pas connu. Pour combler un vide. Elle a peut-être raison.

Le titre du documentaire est *Double vie*, ça me fait sourire car c'est exactement le même titre que celui de la série que nous avons tournée, mon frère, mes sœurs et moi pour la chaîne M6 en France il y a dix ans. Eh oui, même la France s'est intéressée à notre histoire. À l'époque, nous avons accepté, mais à la seule condition que ce ne soit jamais accessible au Québec. Nous n'étions pas prêts à déballer notre histoire ici, chez nous, et ils ont tenu promesse.

Quant au titre, en ce qui me concerne, il est tout faux puisque mon père, Roland D., ne menait pas une double vie. Lui, c'était plutôt une triple vie, même une quadruple.

Le quartier Rosemont, plus précisément le quadrilatère formé par les rues Bélanger et Beau-bien, l'avenue De Lorimier et le boulevard Saint-Michel, c'était son terrain de jeu. La scène où a eu lieu une pièce de théâtre plus grande que nature, irréaliste même, orchestrée volontairement ou pas par mon paternel, mon géniteur.

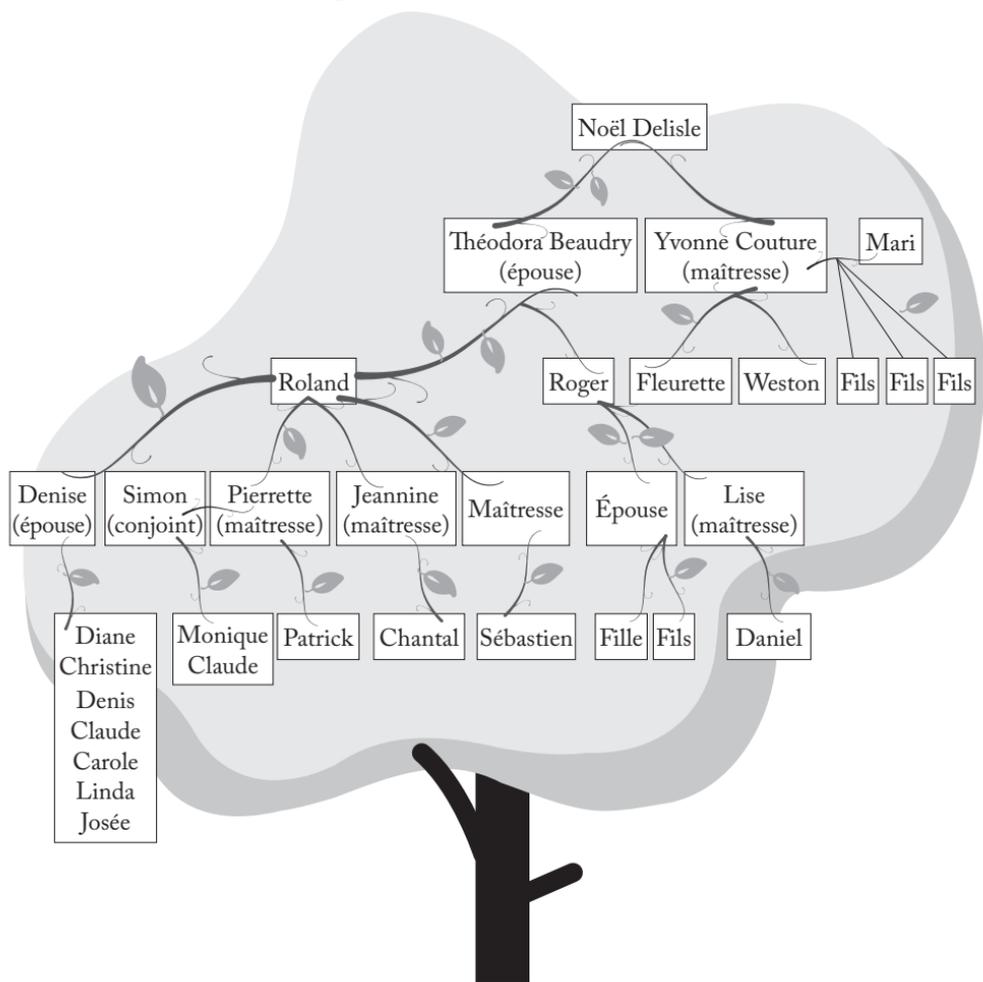
Roland D. était le metteur en scène, le maître du jeu, mais aussi le personnage principal de cette œuvre chorale, une œuvre s'apparentant parfois au plus mauvais des théâtres d'été et d'autres fois à la plus déchirante des tragédies grecques. J'exagère à peine.

Heureusement, cette histoire finit bien, du moins pour mes sœurs, mon frère et moi. Hélas, pas pour Roland D., qui a quitté le grand film de sa vie les pieds devant il y a fort longtemps.

Mon grand frère Denis me demande depuis plusieurs années si je vais un jour écrire notre histoire, celle de notre père. L'idée m'a trotté dans la tête pendant un bon moment, et disons que me replonger dans cette saga tête première pour en faire une émission de télévision m'a donné envie de mettre tout ça sur papier afin de fournir une certaine pérennité à notre histoire, dont la réalité dépasse la fiction. Ce récit abracadabrant et pourtant bien réel, le voici, vous le tenez dans vos mains. Bonne lecture.

VOICI MON ARBRE GÉNÉALOGIQUE
 PAR PATRICK DELISLE-CREVIER
 ÉCOLE SAINT-GRÉGOIRE-LE-GRAND 6^e ANNÉE B.

Voici mon arbre tel que j'aurais aimé le présenter à ma professeure, Andrée Levasseur, en 1984. Comme les sœurs, les frères, les oncles et les tantes vont et viennent dans mon récit, celui-ci vous aidera à mieux comprendre les multiples branches de ma famille Delisle. Regardez combien il est feuillu cet arbre. Et pour ce qui est de l'autre partie de la famille, celle des Crevier, ce sera pour un autre récit.



OUÛ EST ROLAND D.? OU POSER LA GRANDE QUESTION PENDANT *LES* TANNANTS ET UN DÎNER SWANSON

Un soir de mars 2021, je suis dans ma voiture, que j'ai baptisée Sophia Loren. Elle n'est pas italienne, elle est allemande, mais mon bolide a la classe et la finesse de la grande actrice romaine. J'aime donner des noms aux voitures.

Ma première auto s'appelait Lolita, la deuxième portait le nom peu original de Lolita II, ma première Vespa répondait à celui de Gertrude, la deuxième à celui de Betty White parce qu'elle était blanche et que j'adore la série *The Golden Girls* (baptisée bizarrement *Les Craquantes* dans sa version française) et la troisième, Betty Blue, pour un clin d'œil au magnifique film *37°2 le matin* de Jean-Jacques Beineix.

Je ne connais rien aux voitures, mais ça m'amuse de leur donner des noms de vedettes de cinéma. C'est plus chic que GLK, LX, LS, Turbo ou n'importe quelle appellation sortant tout droit du *Guide de l'auto*. Comme ma vie ressemble à un roman, je fais à ma guise et je me gâte.

Mon père, ce cher Roland D., ne serait pas fier de moi car, à en juger par le journal intime qu'il a tenu religieusement une grande partie de sa vie, il s'y connaissait pas mal en matière de voitures :

Buick Skyhawk, Plymouth, Ford LTD, Chrysler, Chevrolet Impala... Il les possédait, les dorlotait, les chouchoutait.

Il en prenait grand soin, et elles ont même eu droit, contrairement à moi, son digne fils, à quelques lignes dans son journal intime.

« Buick va bien », en avril 1972.

« Buick va moins bien », en septembre 1972.

« Gros *tune-up* sur Buick, fait changer le *starter* 68 \$, les pneus 60 \$ et le radiateur 17 \$ », en septembre 1973.

« Fait remorquer la Buick 8 \$ », en mars 1975.

Puis gros pépin entre lui et son bolide quelques mois plus tard. Ça sent la fin...

« Vends la Buick 250 \$.»

Voilà qu'à l'été 1975 une rutilante Plymouth Duster, couleur bleu luzerne, deux portes et des pneus d'un blanc immaculé, fait son entrée dans la vie du paternel. Tout ça est écrit noir sur blanc sur des feuilles mobiles regroupées dans un duo-tang lui servant de journal. Je sais tout de la Buick, de la Plymouth et de celles qui suivront. En revanche, je n'apprends pas grand-chose sur nous, sur notre relation père-fils, sur le genre de fils que j'ai été pour lui.

Rien, *nada*, pas un mot sur moi. Pas une seule fois j'ai eu l'honneur de voir les sept lettres de mon prénom apparaître dans les quelques centaines de pages racontant sa vie. Absent dans ses écrits, absent de sa vie. Mais à quoi bon lui en vouloir ?

Même que je lui pardonne parce que, à l'époque, sa voiture était tout pour lui. Elle lui permettait notamment de gagner sa vie. Roland D. était

chauffeur de taxi, mais il était également représentant auprès d'une importante maison d'édition pour laquelle il se promenait de ville en ville, de village en village afin de proposer les nouveautés littéraires. Il a aussi travaillé dans un garage Shell au coin des rues Bélanger et D'Iberville, dans le quartier Rosemont. Donc les voitures, c'était son univers.

Mais il est trop tôt pour vous parler de lui en détail. Même si ce récit est un peu son histoire, du moins il en est largement inspiré, c'est surtout la mienne, et celle de mes sœurs, de mes frères, de sa femme, de ses maîtresses (dont l'une était ma mère).

En ce soir de pandémie et de couvre-feu à 20 heures, j'erre encore dans la ville même s'il est 21 h 15 au cadran numérique de *signora* Loren. Je n'ai aucune envie de rentrer.

J'ai l'âme un peu rebelle et très écorchée par cette journée de tournage. Raconter ainsi sa vie devant les caméras, ça ramène de vieux souvenirs enfouis, ça érafle et ça chagrine.

Je roule donc dans le quartier qui fut durant les années 1970 et 1980 le décor de cette grande pièce de théâtre.

Des décennies plus tard, je me retrouve dans ce restant de décor qui, au dire de mes sœurs, a beaucoup changé; plus rien n'est pareil dans ce quartier, et c'est la même chose quelques rues au nord, dans mon Villeray à moi.

Pourtant, le Shell au coin des rues Bélanger et D'Iberville est toujours là. Il a été un peu retapé,

repeint, mais il semble tout de même figé dans le temps.

Par la vitre du côté passager de ma Sophia, je regarde les rares personnes (probablement des travailleurs essentiels) y entrer et en sortir. C'est dans ce tout petit endroit qui sentait l'essence et l'huile à moteur que se croisaient parfois ses femmes, ses enfants (légitimes ou pas).

Tout ce beau monde gravitait autour de Roland D., roi dans sa tour, et personne n'avait alors le moindre doute sur ce qui se tramait dans son royaume.

Je me demande si ma mère, ma Pierrette, qui a fréquenté mon père pendant plus de vingt ans si je me fie aux dates derrière les photos de mon album que j'ai baptisé *Oldies*, a déjà mis les pieds dans cette station-service. Oui, assurément. Elle a sûrement participé, bien malgré elle, à ce vaudeville, cette comédie dans laquelle une femme sortait par une porte côté jardin alors qu'une autre entraît côté cour.

Parfois, c'étaient des enfants qui s'y croisaient, s'entremêlaient et jouaient carrément ensemble sans avoir la moindre idée du lien sanguin qui les unissait.

L'heure avance, je dois rouler vers le centre-ville et rentrer à la maison. Mais sans trop y penser, je tourne plutôt à droite sur Papineau et me dirige vers le nord, en direction de la rue Marquette, le 8161, appartement 2. C'est un endroit important pour moi, c'est là que j'ai passé les vingt premières années de ma vie.

Je me stationne juste devant. Revenir ici me reconforte chaque fois. J'y viens de temps en temps,

je regarde l'édifice de l'extérieur, l'endroit a vieilli, semble mal entretenu et encore plus petit. Certains éléments du décor sont toujours là et traversent le temps, c'est le cas du carrelage douteux imitation granit de l'entrée sortant tout droit des années 1960, de la brique blanche à petits points noirs qui a été empilée soigneusement en forme d'arche au-dessus de la porte ou encore des luminaires de chaque côté de cette même porte, qui me font sourire tellement ils n'ont pas changé et qui, des décennies plus tard, font toujours leur travail : éclairer le petit vestibule menant au corridor qui nous dirige vers les appartements.

Je regarde vers la fenêtre de la grande chambre, je la nomme ainsi non pas parce qu'elle est grande, mais parce que c'est la plus grande de ce petit appartement. C'est derrière la fenêtre de cette chambre que j'ai vu partir en civière ma Pierrette, ma mère, complètement dissimulée sous une couverture rouge orangé un soir d'hiver de mes six ans.

C'est aussi à cette fenêtre que le demi-orphelin que j'étais devenu attendait Roland D., mon père. J'étais pourtant bien chez Fleurette et Roméo, mes grands-parents maternels, mais j'avais ce besoin de retrouver mon père, même s'il n'avait été que de passage dans les premières années de ma vie.

Repoussais-je inconsciemment l'idée qu'il m'avait laissé, qu'il m'avait abandonné ?

— Est-ce que quand une maman meurt et qu'un papa disparaît ça fait d'un enfant un orphelin ?

Je me souviens d'avoir posé cette question. Techniquement, mon père n'est pas mort, mais il a

disparu. Je ne suis donc pas tout à fait un orphelin, mais presque. Néanmoins, la question qui sort le plus souvent de ma petite bouche à l'époque, c'est :

— Il est où mon père, grand-maman ?

Je sais du haut de mes trois pommes et demie que ma grand-mère déteste cette question. Méo, mon grand-père, encore plus. Autant l'un que l'autre tentent chaque fois d'éviter d'y répondre. Alors à sept, huit, neuf et même dix ans, je comprends vite que le sujet Roland Delisle est tabou dans la famille Crevier.

On ne parle à peu près pas de Roland D. à la maison. Encore moins depuis qu'il a eu la mauvaise idée de ne pas se pointer aux funérailles de ma mère. Cette inexplicable absence l'a inscrit sur la liste des pires voyous de la planète, à mi-chemin entre les frères Dalton et Charles Manson. Ce n'est pas peu dire.

Prononcer son nom à la maison est donc, durant mon enfance, presque un blasphème, une insulte aux oreilles des adultes.

Après la mort de ma mère, l'idée d'être orphelin ou quasi-orphelin si jeune ne me plaît pas du tout. Je dois retrouver Roland à tout prix. Même qu'un jour je défie l'ordre établi. C'est un risque calculé, car mes grands-parents ne sont pas très sévères, mais quand même. Ce soir-là, je prends mon courage à deux mains et je leur lance :

— Il est où mon père ?

Des mots francs et habilement déballés en plein souper. Fleurette, Roméo et moi, on mange alors un dîner surgelé Swanson, plus communément appelé « *TV dinner* ». J'adore ces repas, et ma

grand-mère le sait très bien. Comme elle aime me gâter, elle m'en sert souvent. Il faut dire que son petit Patrick est un enfant difficile qui ne mange pas n'importe quoi.

Mon Swanson préféré est le rôti de bœuf au jus, mais je déteste quand le dessert trop édulcoré, en plein centre du plateau en aluminium, déborde sur la purée de pommes de terre. Même que ce dessert chaud qui goûte la cannelle me rebute. Ou est-ce la muscade ? Peu importe. Pour moi, c'est sans contredit l'intrus dans ces succulents plats à mettre au four pendant vingt-cinq minutes et qui ont aujourd'hui complètement disparu de la surface de la terre.

Je me souviens d'avoir posé ma grande question un soir de semaine, car les rires de l'émission *Les Tannants* au Canal 10 se font entendre dans le téléviseur Zénith en Technicolor qui occupe presque la quatrième place à table dans cette cuisine nouvellement rénovée, dont les murs, la nappe et les accessoires sont désormais à petits carreaux rouges et blancs. Un rouge, puis un blanc, un rouge, puis un blanc, un rouge puis un autre blanc, et pour rendre le tout encore plus étourdissant, il y a de fins zig-zags blancs dans les carrés rouges et vice-versa. La nouvelle cuisine de rêve de ma grand-mère n'a rien de très zen. Elle prend même des allures psychédéliques. C'est l'époque.

En fin renard que je suis, ce n'est pas un hasard si je décide d'aborder le sujet délicat de Roland D. pendant la populaire émission de Télé-Métropole. Tout est calculé. Je sais qu'il n'y a pas de moment

plus propice à la détente et au rire que l'émission de Shirley, Pierre et Roger. Mon grand-père Méo l'adore. Il trouve très rigolos Roger Giguère et ses blagues grivoises tandis que ma grand-mère, elle, ne boude pas son plaisir de retrouver chaque soir son beau Pierre Marcotte, le bouclé et charismatique animateur.

J'ai beau avoir choisi mon moment pour lancer ma question, je sens la contrariété sur le visage de ma grand-mère et je vois la grimace sur celui de mon grand-père.

L'effet apaisant et presque antalgique de l'émission de variété, où une vingtaine de personnes s'entassent dans une Volkswagen Beetle pour gagner un prix, n'a pas le résultat escompté sur mes grands-parents, qui semblent piqués au vif.

Malgré tout, bien décidé, je me tourne à nouveau vers ma grand-mère parce que je sais que, si l'un d'eux crache un jour le morceau, ce sera elle et pas lui.

Roméo déteste Roland de toutes ses forces. C'est un combat de coqs. Il suffit de mentionner le prénom du deuxième pour que le premier bombe le torse, se redresse le plumage et se mette à coqueler.

C'est donc à ma Mommy que je m'adresse en la suppliant presque. Je la regarde droit dans les yeux. Elle a des yeux bons, doux et pétillants, qui brillent autant que son immaculée chevelure blanche. Elle ne dit pas un mot. J'ai même l'impression qu'elle tente de les retenir, alors qu'eux semblent vouloir se bousculer dans sa bouche pour sortir.

Elle prend une longue bouffée de sa cigarette Rothmans Special King Size. Je la fixe, impatient.

Je ne m'attends pas qu'elle rejette sa fumée par le nez avant de me répondre, car j'ai remarqué que, contrairement à mon grand-père et aux autres fumeurs de mon entourage, elle ne le fait jamais. Ma grand-mère ne respire pas sa cigarette, elle fait simplement de la boucane, ce qui la qualifie de « fausse fumeuse » aux yeux de son mari et du reste de la famille Crevier. Après un interminable instant et à travers ce nuage de boucane, elle me regarde à son tour et me lance enfin une réponse. Ce n'est pas nécessairement celle que j'attendais.

— Ton père, il est aux îles Moukmouk!

Roméo lui lance alors un regard surpris et interrogateur.

Moi, inévitablement, je pousse l'audace jusqu'à lui poser une autre question :

— Mais c'est où, ça, les îles Moukmouk ?



«Je repère le cercueil de mon père. Il y a plein de fleurs autour. Tout laisse penser que Roland avait une vie beaucoup plus remplie que je ne le croyais.»

Patrick a perdu sa mère à six ans. Son père, lui, il a pu le voir quelques fois le temps d'une pizza et d'un *cream soda* au resto du coin. Puis celui-ci a disparu. «Il est aux îles Moukmouk», lui disait sa grand-mère.

Pourtant, il ne se trouvait qu'à quelques rues. Le quartier Rosemont était le décor d'un grand théâtre oscillant entre vaudeville et tragédie grecque. Une œuvre dans laquelle se croisaient et s'entrecroisaient trois femmes et une dizaine d'enfants. Roland D. menait une double vie, et même une triple vie.

Mon père aux îles Moukmouk, c'est le récit surprenant d'un orphelin dans la trentaine qui voit un jour débarquer dans sa vie une famille se déballant en format Costco.



PATRICK DELISLE-CREVIER est journaliste chez Québecor Média et pour le magazine *7 Jours*. Auteur de plusieurs titres de la collection *Raconte-moi*, aux éditions Petit Homme, du livre *Oiseaux rares de Montréal*, aux Éditions de l'Homme, et de l'ouvrage *Patrick Bourgeois raconté par...* aux Éditions La Semaine, c'est dans *Urbania*, en 2010, qu'il parle pour la première fois de son incroyable histoire familiale. Il y reviendra à l'hiver 2022, sur la chaîne Vrai, dans la série *Double vie*.

